

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

27/09/2006

### Idéologie : le mot, l'idée, la chose (1)

#### L'idéologie des idéologues (1796)

Il est rare de pouvoir assigner à un mot que l'usage commun a banalisé une date de naissance précise. C'est le cas du terme « idéologie », néologisme qui a été pour la première fois prononcé publiquement, et en quelque sorte officialisé, en 1796, très précisément le 20 juin, par Destutt de Tracy, aristocrate rallié aux idéaux de la Révolution qui avait échappé deux ans plus tôt aux massacres de la Terreur, devant la classe des sciences morales et politiques de l'Institut National dont il était membre associé, dans la deuxième partie de son *Mémoire sur la faculté de penser* (dont la première publication date de 1798 ; ce texte est actuellement disponible dans son intégralité dans un recueil de la série *Corpus*, éd. Fayard, 1992). Cette création verbale a donc eu pour contexte la phase thermidorienne de la Révolution française, moment important de celle-ci où a été fixée et réfléchie, dans des conditions qui n'étaient pas, loin de là comme on va pouvoir le constater, celles d'une complète improvisation, l'organisation de ce qui a été ensuite appelé la « société bourgeoise », et où, en particulier, a été, pour la première fois en France, mis en place, avec les Ecoles Centrales de la République, un système d'instruction publique placé sous l'autorité de l'Etat ; ceci constitue un aspect essentiel, voire même la pierre angulaire, de cette organisation, dont un autre aspect a été la prise en charge de la santé publique, biopouvoir avant la lettre, dont s'est spécialement occupé un autre membre important du mouvement idéologique, le médecin Cabanis. Il n'est pas indifférent que la notion d'idéologie, dont on peut estimer qu'elle était impensable, et en conséquence innommable, sous l'Ancien Régime, ait été directement associée et adaptée à l'entreprise d'une refonte du système politique et social de la France, refonte à laquelle, par le biais de la scolarisation, elle a servi pour une part d'instrument, ce qui a contribué à l'inscrire dans une réalité historique débordant le cadre imparti au seul mouvement des idées et des mots qui servent à les exprimer. Le 20 juin 1796, où le mot « idéologie » a été pour la première fois mis en circulation, a ainsi coïncidé avec le démarrage de ce qu'on peut appeler l'époque, l'âge ou l'ère idéologique, où l'idéologie a eu, au sens fort de l'expression, droit de cité, en produisant des effets de signification directement corrélés à l'instauration d'un nouveau régime de société dans lequel, en même temps que le mot et l'idée, la chose idéologie avait elle-même sa place : on pourrait d'une certaine façon avancer que la société bourgeoise telle qu'elle est issue de la Révolution Française marche à l'idéologie comme on dit que les voitures marchent à l'essence. Ceci soulève du même coup la question de savoir ce qui, avant que ce type de société ait été installé, tenait lieu d'idéologie, ou plutôt occupait le terrain où est née l'idéologie, au double sens du mot et de la chose.

Le mot « idéologie » a été d'abord lancé en vue de servir au projet d'une réforme globale de la philosophie inspirée de Bacon, de Locke et de Condillac. L'un des promoteurs de cette réforme était Destutt de Tracy, auteur du *Mémoire sur la faculté de penser*, l'un des derniers héritiers de l'esprit encyclopédique par l'intermédiaire de la Société d'Auteuil, le tout dernier salon philosophique du XVIIIe siècle tenu par les veuves d'Helvétius et de Condorcet,

qui, sous le Directoire, s'était transformé en une véritable institution d'Etat en fournissant son cadre d'origine à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut National, organe de discussion scientifique nouvellement créé en 1795, qui ressemblerait davantage à notre actuel CNRS qu'aux anciennes Académies Royales, abolies au tout début de la Révolution, dont il avait pris la relève. Comme à la même époque Kant, avec qui ils ont été indirectement en débat, Destutt de Tracy et ses amis, qui devaient très vite s'appeler les Idéologues puis les Idéologues, se sont posés la question de savoir s'il était possible de faire entrer la philosophie dans la voie sûre d'une science, c'est-à-dire dans leur esprit d'une science empirique fondée sur l'observation, donc axée sur la considération des faits et non orientée par la question *quid juris*, ce qui distingue radicalement leur démarche de celle de Kant : et ils ont conçu qu'était indispensable à cet effet une limitation drastique de son champ d'investigation, ramené à l'étude du fonctionnement de la pensée, c'est-à-dire de la genèse et de la corrélation des phénomènes fondamentaux de celle-ci, les idées, éléments constitutifs d'un monde mental et « moral » pour lequel ils se proposaient de faire ce que Newton avait fait pour le monde physique, en en dégagant les lois ; au centre de cette démarche se trouvait donc ce qu'ils ont appelé « analyse de l'entendement », une démarche qui anticipe à certains égards sur ce qui est connu aujourd'hui sous le nom de « philosophie analytique », qui a eu aussi pour point de départ le projet d'une réforme radicale de la pratique de la philosophie. Destutt de Tracy, ancien officier qui avait été lié à La Fayette, et dont la formation était d'abord mathématique, abordait l'étude de la philosophie de l'extérieur, et se proposait d'y introduire un esprit nouveau, qui en modifiât de fond en comble les procédures en assignant à celles-ci un contenu phénoménal précisément délimité, susceptible d'un traitement objectif hors de toute tentative de déduction à partir d'un principe ou d'une cause première. Cette entreprise est complémentaire de celle Cabanis qui, en prenant appui sur sa formation de médecin, a entrepris de caractériser, à partir des bases fournies par l'observation clinique, les « rapports du physique et du moral » en l'homme, autre aspect important de la révolution philosophique menée par les Idéologues

En faisant de la philosophie une science de la pensée, les Idéologues cherchaient avant tout à la démarquer de l'ancienne métaphysique et de ses principes *a priori*, générateurs de systèmes illusoire dont, dans son *Traité des systèmes*, Condillac avait déjà effectué la réfutation, dans le sillage de Locke et de sa critique du cartésianisme. Etant impensable à leurs yeux de prétendre révolutionner la société sans faire aussi la révolution dans la philosophie qui devait en suivre les progrès en en transposant les effets dans son langage propre, ils avaient ressenti le besoin, pour faire ressortir la nouveauté de la conception de celle-ci qu'ils cherchaient à promouvoir en la démarquant de tout un passé d'errements systématiques qui l'avaient empêchée d'accéder au statut de science véritable, de la débaptiser, et de la requalifier, ce que Destutt de Tracy, s'adressant à ses collègues de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut National rassemblés dans la section de l'analyse des sensations et des idées, justifiait ainsi dans le premier chapitre de la seconde partie de son Mémoire, où est apparue la première occurrence connue du terme « idéologie » :

« ... La science qui nous occupe est si neuve qu'elle n'a point encore de nom... (Elle) ne peut être appelée *métaphysique*. Ce mot désigne une science qui traite de la nature des êtres, des esprits, des différents ordres d'intelligence, de l'origine des choses, de leur cause première. Or ce ne sont certainement pas là les objets de vos recherches... Je crois même qu'il est essentiel que l'on sache bien que vos travaux n'ont rien de commun avec ce que l'on entendait autrefois par *métaphysique*. Si l'astronomie, lors de sa rénovation, avait été confondue sous une même désignation avec l'astrologie, je lui aurais conseillé de changer de nom. Il paraît que nos législateurs ont pensé de même, puisque, lors de la création de l'Institut, ils ont évité d'employer le terme de *métaphysique*.

Reste donc que la science de la pensée n'a point encore de nom. On pourrait lui donner celui de *psychologie* [que la première impression du Mémoire écrit

« psychologie » : le mot « psychologie », lui aussi de création toute récente, avait été pour la première fois utilisé par le naturaliste suisse Charles Bonnet (1720-1793), auteur d'un *Essai de psychologie ou Considérations sur les opérations de l'âme, sur l'habitude et sur l'éducation, auxquelles on a ajouté des principes philosophiques sur la cause première et sur son effet* (Londres, 1755) et d'un *Essai analytique sur les facultés de l'âme* (Copenhague, 1760)].

Condillac y paraissait disposé (voyez le chapitre XII du dernier livre de son *Histoire Universelle* qui traite des progrès de l'histoire de raisonner). Mais ce mot, qui veut dire « science de l'âme », paraît supposer une connaissance de cet être que sûrement vous ne vous flattez pas de posséder ; et il aurait encore l'inconvénient de faire croire que vous vous occupez de la recherche vague des causes premières, tandis que le but de tous vos travaux est la connaissance des effets et de leurs conséquences pratiques.

Je préférerais donc de beaucoup que l'on adoptât le nom d'*idéologie*, ou science des idées.

Il est très sage, car il ne suppose rien de ce qui est douteux ou inconnu ; il ne rappelle à l'esprit aucune idée de cause.

Son sens est très clair pour tout le monde, si l'on ne considère que celui du mot français *idée* ; car chacun sait ce qu'il entend par une idée, quoique peu de gens sachent bien ce que c'est.

Il est rigoureusement exact dans cette hypothèse ; car *idéologie* est la traduction littérale de *science des idées*. »

L'invention du mot idéologie était donc destinée à rendre compte de l'apparition d'une nouvelle science, destinée à remplacer l'ancienne philosophie. Cette science ne devait pas être, à proprement parler, une science de l'âme, en référence à une substance ou à un être mental, dont, comme Kant le faisait de la chose en soi, les Idéologues prétendaient tout devoir ignorer, celle-ci n'étant accessible que sur le plan de ses effets ou de ses productions phénoménales, c'est-à-dire précisément les idées, considérées comme données premières de l'esprit, ce qui coupait court à toute investigation portant sur leur origine. L'idéologie, qui, de ce point de vue, et dans l'esprit de Condillac, s'apparentait davantage à une logique formelle ou à une combinatoire tirant ses modèles de la grammaire qu'à une psychologie, avait donc uniquement pour programme une étude des relations entre les idées destinée à dégager les règles de leur formation ou génération et de leur combinaison, qui transforme graduellement des idées simples issues directement de la faculté de sentir en idées composées, faites de combinaisons d'idées, qui constituent proprement la connaissance humaine d'entendement. Comment s'opère cette transformation qui donne son objet principal à la science des idées ? Certainement pas par association, c'est-à-dire mécaniquement ou automatiquement, comme Hume l'avait soutenu, mais grâce à un intermédiaire qui est l'art des signes. Condillac avait reproché à Locke de concevoir les signes du langage comme venant doubler une pensée déjà toute faite en vue d'en faciliter la communication : il estimait au contraire que la pensée, pour se former, avait besoin d'emblée, non seulement de combiner par elle-même des éléments, mais de retenir ces combinaisons, ce qu'elle ne pouvait faire que par le moyen des signes du langage, dont la formation, au lieu de suivre celle de la pensée dans une perspective de stricte adaptation, devait donc être étudiée pour elle-même, comme un préalable à son développement. De là, pour l'idéologie en tant que science de la pensée, l'importance cruciale de la grammaire, science des signes du langage, qui n'est pas seulement la transposition ou la traduction d'une logique déjà établie naturellement, mais représente la mise en forme collective d'un artifice humain autonome, qui, par l'intermédiaire de traces ou de graphes, rend possible une véritable écriture de la pensée et en rend possibles la manifestation et l'expression socialement conditionnées, et non dépendantes de la seule initiative individuelle. L'importance reconnue au langage, promu au statut de terrain d'observation privilégié pour la formation de la pensée, était donc un moyen supplémentaire de soustraire celle-ci, saisie sur le plan de ses aspects phénoménaux, à la juridiction d'une instance substantielle autonome baptisée âme ou esprit.

L'idéologie ainsi définie s'est donc trouvée centrée sur une réflexion autour des rapports entre grammaire et logique, étant exclu de concevoir l'une comme une émanation ou une reproduction de l'autre : le langage ne suit pas la pensée dont il calquerait à l'identique les formes, mais il intervient dans l'élaboration de ces formes qui, en son absence ne pourraient exister ; c'est pourquoi il faut dire, plutôt qu'on ne parle comme on pense, qu'on pense comme on parle, ce que signifie exactement la célèbre formule attribuée à Condillac, « une science bien faite est une langue bien faite ». C'est la raison pour laquelle les Ecoles Centrales, dont le projet élaboré par les Idéologues a constitué leur contribution propre à la mise en oeuvre de l'idée républicaine, ont fait de l'étude de la grammaire, à côté de celle des sciences naturelles et de la pratique du dessin, le point nodal de leur programme (sur la pédagogie très particulière des Ecoles Centrales, conçue en vue de faire pièce à celle des anciens Collèges jésuites, voir l'important chapitre qui lui est consacrée dans *L'évolution pédagogique en France* de Durkheim ; le meilleur témoignage sur le fonctionnement de ces Ecoles nous vient de Stendhal, qui en avait été l'élève à Grenoble et s'est ensuite constamment déclaré fidèle à leur esprit). Destutt de Tracy, membre sous le Directoire d'une Commission de l'Instruction publique, et auteur en 1800 d'*Observations sur le système actuel d'instruction publique* qui représentent un moment important dans l'histoire et la théorisation de l'institution scolaire en France, a ensuite refondu le contenu de ses mémoires sur la nouvelle science des idées lus devant l'Institut National en commençant à publier, en 1801, son *Projet d'Eléments d'Idéologie à l'usage des Ecoles centrales de la République française*, véritable somme de la philosophie nouvelle, dont le quatrième et dernier volume a paru en 1815, alors qu'avaient depuis longtemps disparu les Ecoles Centrales, remplacées par les Lycées napoléoniens, qui, avec leur organisation autoritaire, constituaient une sorte de résurgence des anciens Collèges (les deux premiers volumes des *Eléments d'Idéologie*, consacrés à l'Idéologie proprement dite et à la Grammaire ont été republiés par H. Gouhier aux éditions Vrin en 1970 ; les deux volumes suivants étaient consacrés à la Logique et à un Traité de la volonté et de ses effets).

L'idéologie dans sa forme « scientifique » initiale est donc inséparable de l'effort en vue d'effectuer concrètement la synthèse entre une philosophie et une pédagogie sur les bases fournies par la réunion d'une grammaire et d'une logique codifiant l'exercice de la pensée, condition pour la mise en place d'un pouvoir intellectuel, idéologique en un sens déjà très moderne, puisqu'il insère la pensée scientifique dans le fonctionnement réel de la société, en rapport avec la représentation d'une société enseignante, dont l'une des fonctions essentielles soit l'élaboration et la diffusion des « idées », idées socialement et philosophiquement correctes ou conformes, dont « l'idéologie », au sens de la nouvelle science des idées, était censée fournir le tableau d'ensemble. On peut dire à ce point de vue que l'idéologie est apparue, ou du moins a commencé à être ciblée comme telle du seul fait d'être nommée, au moment où l'école publique, placée sous la surveillance de la communauté, s'est substituée à l'église en vue d'assurer, par le moyen de spécialistes formés à cette intention, un gouvernement des esprits. Les « Idéologues » ne sont donc pas seulement les praticiens d'une discipline scientifique ayant acquis une place dans le corps des savoirs constitués, à côté d'autres formes de savoirs dont elle partage la rigueur et l'objectivité ; mais, en tant que membres d'une école de pensée et groupe « intellectuel » engagé, constitué en vue d'en incorporer à l'organisation de la société le style propre, celui d'une science à laquelle était attribué un caractère authentiquement républicain, ils étaient déjà, en tant que porteurs du type de conviction collective qui motivait leur prise de parti, des idéologues sans majuscule, au sens que ce mot prendra plus tard, à un moment où la doctrine idéologique, dans la forme particulière que lui avait conférée Destutt de Tracy pour qu'elle puisse prendre la place de l'ancienne philosophie, sera cataloguée comme périmée et vouée à l'oubli. Ceci suggère que l'idéologie, en son sens premier de « science des idées », a d'emblée assumé une fonction

« idéologique », dans la mesure où, au-delà de sa portée strictement cognitive, elle était destinée à devenir un moyen d'inculcation, en vue de transformer, en tant que science révolutionnaire, la société tout entière.

Pour mieux appréhender le subtil nouage entre savoir et pouvoir dont l'idéologie, dès l'origine, et ses qualités, a été l'instrument, effectuons brièvement un retour à l'année 1795, précédant de peu son baptême, qui a vu naître et périr, en l'espace de quelques mois d'hiver, l'étonnante institution de l'Ecole Normale de l'an III, créée par la Convention (au sujet de laquelle on peut lire, dans le volume commémoratif publié chez Hachette en 1895, *Le centenaire de l'Ecole Normale*, une étude de P. Dupuy à laquelle sont empruntés les textes cités ici en référence) : celle-ci a constitué le laboratoire où se sont simultanément forgés le programme de l'école républicaine et le mode de spéculation propre à ce qui s'est appelé, l'année suivante, « idéologie ». Rédigé par Garat et inspiré par Daunou, deux membres notables du personnel révolutionnaire liés à la secte idéologique, le projet préparatoire à la création de cette Ecole Normale présenté par Lakanal devant l'Assemblée en énonce dans ces termes la motivation de base :

« Pour la première fois sur la terre, la nature, la vérité, la raison et la philosophie vont donc avoir un séminaire. Pour la première fois, les hommes les plus éminents, en tout genre de sciences et de talents, les hommes qui jusqu'ici n'ont été que les professeurs des nations et des siècles, les hommes de génie, seront les premiers maîtres d'école d'un peuple... Cette source de lumière si pure, si abondante, puisqu'elle partira des premiers hommes de la République en tout genre, épanchée de réservoir en réservoir, se répandra d'espace en espace dans toute la France, sans rien perdre de la pureté de son cours. Aux Pyrénées et aux Alpes, l'art d'enseigner sera le même qu'à Paris, et cet art sera celui de la nature et du génie. Les enfants nés dans les chaumières auront des précepteurs plus habiles que ceux qu'on pourrait rassembler à grands frais autour des enfants nés dans l'opulence. On ne verra plus dans l'intelligence d'une très grande nation de très petits espaces cultivés avec un soin extrême et de vastes déserts en friche. La raison humaine cultivée partout avec une industrie également éclairée produira partout les mêmes résultats, et ces résultats seront la recreation de l'entendement chez un peuple qui va devenir l'exemple et le modèle du monde... ».

Recréer l'entendement chez un peuple, en harmonisant et en égalisant les fonctions de l'intelligence de la Nation, de manière à ce que cette intelligence cesse d'être la propriété exclusive de quelques particuliers privilégiés ; mettre à la disposition de tout un chacun les grandes créations de l'esprit humain en vue de faire de celles-ci un bien collectif, publiquement approprié et transmis, et ainsi en assurer la socialisation : ceci définit globalement le programme de normalisation assigné à une école « normale », au double sens d'une institution normalisée, unifiée, et normalisante, unifiante, dont le fonctionnement appelle, et prépare cet effort de codification grammaticale et logique de la pensée, destiné à en harmoniser la communication, que sera l'idéologie de Destutt de Tracy.

Concrètement, cet établissement pilote devait être, entreprise à première vue paradoxale, l'école des maîtres, où fussent jetées les bases d'une rationalisation des pratiques éducatives, conçue comme étant l'une des conditions, peut-être même la principale, de la démocratisation de la société tout entière. Or comment former des maîtres ? Non en leur transmettant, comme à des élèves, des éléments de savoir, des matières d'enseignement, que, en tant que maîtres, ils sont censés posséder déjà pour l'essentiel, mais, ce qui constitue l'objectif assigné en propre à une école « normale », en les préparant à les communiquer publiquement, sous une forme normalisée, comme le précisait aussi le rapport de Lakanal :

« Dans ces écoles, ce n'est donc pas les sciences qu'on enseignera, mais l'art de les enseigner ; au sortir de ces écoles, les disciples ne devront pas être seulement des hommes instruits, mais des hommes capables d'instruire. »

L'école des maîtres, en conséquence, ce doit être l'école des méthodes, où les savoirs et l'entendement qui les produit sont analysés pour eux-mêmes, et ainsi ramenés à leurs conditions de départ, à leurs « éléments », ce qui permet d'en réguler la transmission, la mise en commun, la diffusion égalitaire à tous les secteurs de la population enseignée sous l'autorité et la garantie de la Nation enseignante. Une note insérée dans le *Journal de Paris* au moment où les cours commencèrent déclarait encore dans ce sens :

« Le mot normal, qui a été appliqué aux Ecoles nouvellement décrétées, est tiré du dictionnaire de la géométrie. Il exprime proprement l'équerre et le niveau. Au figuré, il annonce que toutes les connaissances relatives aux sciences, aux arts et aux belles-lettres y seront enseignées et enseignées à tous également dans les parties que chacun voudra adopter. »

La norme, entendue en son sens propre d'instrument destiné à effectuer une mise à niveau, est donc ce qui permet de faire de la disposition de quelques-uns, les savants particuliers, l'affaire de tout un peuple, qui s'approprie les résultats de la connaissance par le moyen d'un retour aux procédures et aux méthodes qui ont permis de les obtenir, ce que le discours de Lakanal argumente dans des termes qui préfigurent directement le programme « scientifique » de l'Idéologie :

« Bacon, Locke et leurs disciples, en approfondissant la nature de l'esprit humain, y ont trouvé ses moyens de direction. L'analyse doit porter également la lumière dans tous les genres de sciences, et devenir l'organe universel de toutes les connaissances humaines : tandis que la liberté politique et la liberté illimitée de l'industrie et du commerce détruiront l'inégalité monstrueuse des richesses, l'analyse appliquée à tous les genres d'idées, dans toutes les écoles, détruira l'inégalité des lumières, plus fatale encore et plus humiliante. L'analyse est un instrument indispensable dans une grande démocratie. »

On ne saurait déclarer plus nettement que la démocratie a besoin d'une nouvelle philosophie qui, non seulement en réfléchisse théoriquement les orientations de base en conférant à celles-ci un caractère rationnellement motivé et ainsi les justifie en droit, mais puisse s'insérer pratiquement dans le mouvement de ses institutions, en servant de principe ordonnateur à l'organisation de l'école républicaine, conçue sur le modèle de ce qui va bientôt s'appeler « idéologie ». L'idéologie de Destutt de Tracy assumera précisément cette fonction de pédagogie du savoir, impliquant un rapport inédit à celui-ci, du moment où il aura été débarrassé de l'obligation de recourir à la démarche fondatrice et illusoirement synthétisante de la métaphysique : cette entreprise critique de démétaphysicisation, qui n'est pas sans rappeler le geste kantien, constitue la condition de son « idéologisation », elle-même condition de sa démocratisation. Du même coup, la philosophie accède au statut, non seulement d'une science à côté des autres, mais de science des sciences, qui, au lieu de raisonner sur des objets particuliers, - ces objets fussent-ils idéaux, comme le moi, le monde et Dieu -, se propose de raisonner sur la manière de connaître en général des objets, selon les dispositions à connaître propres à l'esprit humain telles qu'elles sont mises en évidence par l'analyse, et sur lesquelles le processus éducatif fait fond. En conséquence, la science des sciences qu'est la philosophie est aussi la science concrète par excellence, celle qui assure à la société une prise sur les démarches de la connaissance, qu'elle incorpore à son organisation, en prenant en charge la formation intellectuelle de ses membres, de manière à faire de la science une fonction sociale à part entière, comme Saint-Simon et Comte, après les Idéologues, dont ils assument sur ce point l'héritage, l'ont eux aussi affirmé.

L'objectif poursuivi par les créateurs de l'École Normale, qui correspondait à l'entreprise de ce qu'on peut appeler, sur le modèle de l'expression « biopolitique », une « épistémopolitique » ou une « noopolitique », était donc celui d'une démocratisation de la raison, consistant, non dans le fait d'imposer directement à tous, par la force, des contenus de pensée identiques, mais dans celui de donner à tous les moyens de penser sur de mêmes bases, en exerçant les capacités communes à toutes les façons de mettre en œuvre la faculté de

raisonner dans tous les domaines auxquels elle peut s'appliquer. Là se trouvait l'enjeu du déplacement de l'intérêt du savoir proprement dit, entendu au sens d'un ensemble de résultats acquis, vers les méthodes, c'est-à-dire vers l'étude des modes de fonctionnement de l'activité pensante, étude qui donnera précisément son objet à la « science des idées », l'Idéologie, à laquelle revient le rôle de réguler la production et la transmission de ces résultats. Garat, qui assura à l'Ecole Normale l'enseignement de l'analyse de l'entendement, préfiguration de l'Idéologie, eut de cela une conscience parfaitement claire, ce dont témoigne la façon dont il fit débiter son cours :

« Puisqu'il n'y a qu'une seule manière de bien penser, et qu'il n'y ait personne qui ne pense bien sur quelques objets, on a le droit de conclure qu'alors qu'on aura appris à tous comment ils pensent, quand ils pensent bien, tous pourront porter leur pensée sur les objets qu'ils auront intérêt à connaître et toujours avec la même justesse et le même succès. »

La formule « apprendre à tous comment ils pensent quand ils pensent bien » est saisissante : elle exprime l'effort d'une normalisation de la pensée tirée de l'examen objectif des formes réelles de son exercice, condition d'une prise en charge politique du savoir ayant pour programme, non de fermer une fois pour toutes l'entreprise de la connaissance, en en bouclant le système, mais, au contraire, d'ouvrir à l'ensemble des citoyens la possibilité de mettre en œuvre la faculté de raisonner en profitant de ses progrès, sur les bases communes dégagées par l'analyse. Dans une *Lettre sur la perfectibilité de l'esprit humain* rédigée un peu plus tard, en 1798, par un autre membre important du cercle des idéologues, Cabanis, cette exigence, qui définit, conformément à l'esprit de la Révolution, le programme assigné à la nouvelle philosophie, est formulée dans le même sens :

« La vraie métaphysique est en un mot la science des méthodes, méthodes qu'elle fonde sur la connaissance des facultés de l'homme et qu'elle approprie à la nature des différents objets. Or si le perfectionnement des idées dépend de celui de l'instruction, le perfectionnement de l'instruction dépend à son tour de celui des idées. »

Il y a donc une relation circulaire entre les progrès de la connaissance et la mise en œuvre d'une pédagogie républicaine, condition pour que le savoir, sous la double forme de sa production et de sa diffusion, devienne une affaire commune, reconnue d'intérêt public et accessible, au moins pour une part, à tous. Ce programme, dont l'organe permanent de propagande a été la *Décade philosophique*, publication animée par Ginguené, devait être exécuté par le moyen d'un ensemble d'institutions dont les rôles étaient complémentaires : l'Ecole Normale, l'Ecole polytechnique, l'Institut National, le Muséum, les Musées de France, les Ecoles Centrales, qui ont tous été des créations de la Révolution, répondant à son esprit général, et dont certaines, particulièrement prestigieuses, lui ont survécu. Ce qu'on appelle aujourd'hui « grandes écoles » est une création de cette période de l'ère révolutionnaire, où elle était censée faire pièce au système ancien des Universités, réputé définitivement infesté par l'esprit théologique.

Le *Mémoire sur la faculté de penser* de 1796, où Destutt de Tracy a introduit le terme « idéologie » dans l'usage de la langue, se proposait de mettre en théorie ce qui avait déjà été, l'année précédente, essayé en pratique avec la création de l'Ecole Normale, comme le confirme ce passage de son préambule :

« Personne ne niera sans doute que la connaissance de la génération de nos idées est le fondement de l'art de communiquer ces idées, la grammaire ; de celui de combiner ces mêmes idées et d'en faire jaillir des idées nouvelles, la logique ; de celui d'enseigner et de répandre les vérités acquises, l'instruction ; de celui de former les habitudes des hommes, l'éducation ; de l'art plus important encore d'apprécier et de régler nos désirs, la morale ; et enfin du plus grand art au succès duquel doivent coopérer tous les autres, celui de régler la société, de façon que

l'homme y trouve le plus grand secours et le moins de gêne possible de la part de ses semblables. »

Tout est donc lié, et le rôle attribué à l'idéologie, « connaissance de la génération de nos idées », est de mettre au jour les conditions de cette liaison, c'est-à-dire, en vue de penser la politique en lui donnant ses bases rationnelles, de politiser la pensée, en unifiant l'organisation et en lui donnant une forme démocratique dans son principe, de manière à en incorporer le développement au fonctionnement réel de la société, qui est aussi une société idéologique, dans laquelle les idées ont un rôle essentiel à jouer, au sens non d'idées déjà toutes faites soumises à l'autorité d'une tradition réfractaire à tout changement, mais offertes en permanence à l'examen d'une rationalité critique, consciente de ses capacités et de ses moyens, du fait d'avoir été ramenée à ses éléments de base, et projetée à partir d'eux sur la voie de son développement, en constante progression.

Ceci dit, cette entreprise d'une socialisation de la pensée, telle que la nouvelle science des idées la rendait possible était, dans l'esprit de Idéologues, inséparable de celle de sa naturalisation. Bien que coupée de tout fondement métaphysique, la science des idées, articulée à l'art des signes, ne devait pas en effet déboucher sur un conventionnalisme, ou un complet artificialisme qui en eût relativisé les effets, en leur retirant leur portée objective et, concrètement, en en déstabilisant le réseau. Le pari des Idéologues, qui prétendaient s'appuyer uniquement sur l'observation des faits, était que, de cette observation pussent être dégagées par la voie de l'induction des conclusions, non seulement particulières, mais générales, et par là même universelles et nécessaires, au sens d'un *a priori* naturel, immanent au jeu des phénomènes et à l'expérience, et par là même échappant aux constructions factices du droit. Ceci justifie que, dans le second volume de ses *Eléments d'idéologie*, Destutt de Tracy n'ait été nullement embarrassé pour élever au rang de « grammaire générale », dont les règles valent en principe pour toute langue, son étude des modalités propres au fonctionnement de la langue française, la seule que, apparemment, il maîtrisait suffisamment pour en établir la grammaire, selon une démarche qui n'est pas sans rappeler celle de la *Grammaire de Port-Royal*, c'est-à-dire en dégager, sur des bases fournies par l'observation, les liaisons nécessaires, élevées par lui au rang de paradigme universel. Lorsque, dans la Préface à l'édition de 1801 du premier volume de ses *Eléments* consacré à « L'idéologie proprement dite », Destutt de Tracy déclare que « l'idéologie est une branche de la zoologie », formule qui a été souvent citée en étant extraite de son contexte, il veut donc dire que la pensée en l'homme est une fonction naturelle, et non la marque divine d'un art surnaturel, résultat d'une institution : et c'est comme telle qu'avant même d'être expliquée, c'est-à-dire ramenée à ses principes, ceux-ci pouvant éventuellement relever d'un ordre extérieur au sien propre, elle peut être observée, de manière à ce qu'en soient dégagées les règles communes de fonctionnement, telles qu'elles se retrouvent dans toutes les formes de son exercice, pour autant que celles-ci sont marquées par leur appartenance à une même espèce qui en fixe une fois pour toutes les caractères, comme s'agissant de n'importe quel vivant naturel qui doit porter sur lui les traits distinctifs qui le qualifient comme représentant de son espèce. C'est pourquoi, dans la forme première prise par son concept sous la Révolution, l'idéologie devait obligatoirement être énoncée au singulier, étant impensable qu'existassent, au pluriel, des idéologies, qui eussent dû être concurrentes, et ainsi partager, et par là même ravager, le champ commun de l'esprit humain livré à leurs luttes. Le moment où on cessera de parler de « l'Idéologie » au singulier, et avec une majuscule, ce qui aura pour conséquence de lui dénier les compétences générales qu'elle revendiquait au départ, pour parler des idéologies, ce qui nécessitera de théoriser leur pluralité et leur rivalité, constituera un tournant capital dans l'histoire du concept d'idéologie.

En procédant à une complète naturalisation de la pensée, les Idéologues espéraient parvenir à en fixer une fois pour toutes les caractères communs sur des bases dégagées de l'expérience, une fois celle-ci débarrassée de ce qui la particularise. Auguste Comte pointera



avec une grande perspicacité les limites d'une telle démarche. Celle-ci, d'une part, empêche de concevoir l'esprit humain en développement, donc soumis aux lois d'une histoire qui, pour être naturelle, n'en est pas moins un critère distinctif de l'humain comme tel : l'homme est le seul être naturel à avoir une histoire, ce qui renvoie l'anthropologie à une théorie reconstituant les grandes étapes de la « marche » de l'esprit humain, du type de celle qui prend pour point de départ la loi des trois états, et distingue plusieurs formes ou manières de penser ; la conséquence en est la nécessité de mettre en perspective l'idéologie, en dissociant les niveaux de son exercice ; ceci admis, l'effort de généralisation correspondant à la prétention de tirer de l'observation du fonctionnement « naturel » de l'esprit humain les règles uniformes d'une grammaire et d'une logique, bases de l'idéologie au singulier, perd son sens. D'autre part, comme Comte le remarque aussi, et cette objection est dans son esprit étroitement liée à la précédente, ramener le fonctionnement de l'esprit à de telles règles communes permanentes, c'est privilégier le point de vue de l'individu sur celui de l'espèce, c'est-à-dire ramener l'organisation de l'espèce à un modèle tiré de l'individu abstraitement détaché de son milieu d'existence, qui est le monde très particulier que crée pour l'homme son histoire simultanément naturelle et sociale. Or le parti pris « analytique » adopté par les Idéologues ne pouvait déboucher que sur de telles conséquences, c'est-à-dire amener à concevoir la société humaine, non comme une réalité à part entière, devant être appréhendée dans sa globalité, donc synthétiquement, mais comme une somme d'individus dépositaire des capacités de l'esprit, ce qui, à l'avance, détourne de concevoir ces capacités comme étant collectivement en développement. Et de fait l'idéologie telle qu'elle a été tout d'abord conçue, sur des bases « scientifiques » qui en figeaient les normes, était coupée de tout conditionnement historique et social, ce qui était la conséquence de l'effort de naturalisation de la pensée dont elle était issue : à la rigueur, elle pouvait être présentée comme condition du développement humain, sans être en rien conditionnée par ce développement.

Un point aveugle de la position des Idéologues est la question du rapport de l'inné et de l'acquis, qui les embarrassait fortement. Ils se présentaient comme des héritiers d'Helvétius : or celui-ci avait insisté sur le fait que le travail de l'esprit ne dépend pas seulement de dispositions naturelles inscrites dans la constitution de l'individu, mais est inséparable d'attitudes culturelles propres au milieu social, et en conséquence soumises à transformation. En adoptant un point de vue de purs naturalistes, inspirés par l'observation biologique et exclusivement fidèles à ses modèles d'analyse, les Idéologues ramenaient la pensée à un ensemble de phénomènes présentant des caractères immuables, dont l'idéologie se proposait d'établir le tableau fidèle, sans vouloir aller au-delà, dans la crainte d'introduire de l'inégalité dans l'ordre intellectuel, et donc de contrevenir au principe de l'uniformité démocratique en y introduisant une perspective de variation. C'est-à-dire que, en dépit de leur dénonciation de la métaphysique, et de la réfutation de l'innéisme cartésien dont ils reprenaient l'idée à Locke et à Condillac, ils continuaient à concevoir l'esprit, sous le nom de « faculté de penser », comme une substance ou une matière mentale une et inaltérable, soumise sur le plan de ses éléments de base à des normes de fonctionnement par définition identiques, et dont l'irréfragable unité, déduite du seul fait de la sensation dont les idées sont des produits dérivés, définit l'humain comme tel. Adopter la position d'un naturalisme intégral qui fait de l'homme avant tout un être sentant, c'était se donner, à trop peu de frais dira-t-on, les moyens de conférer à l'idéologie une allure scientifique, et ainsi de la soustraire aux aléas de la subjectivité, tentée par l'arbitraire, livrée aux rapports de force, hors de toute mesure. Or les Idéologues se proposaient précisément de mesurer les capacités de l'esprit, en les ramenant dans les limites de leur juste mesure, sans possibilité de débordement ou d'excès, en l'absence de tout conflit : et par ce biais, ils défendaient une conception de la société en tant qu'être naturel, constitué à partir de ses droits fondamentaux, qui sont avant tout les droits de l'individu considéré simultanément comme homme et comme citoyen,

conception dont Marx effectuera une critique virulente dans le premier de ses articles sur *La question juive*, en préalable à sa propre reprise de la notion d'idéologie qui en modifiera sur le fond les attendus.

On peut donc avancer que les Idéologues, avec une majuscule, ont été, sans majuscule, les idéologues du type de société qu'ils cherchaient à promouvoir, à laquelle ils prétendaient offrir ses garanties scientifiques, ce à quoi ils sont parvenus en présentant l'ordre démocratique comme le plus naturel de tous, celui qui aurait dû depuis toujours prévaloir si l'homme n'avait été abusivement spolié de ses droits fondamentaux : la révolution, telle qu'ils la concevaient, n'était rien d'autre qu'un rétablissement, une restitution de ces droits, donc un retour aux fondamentaux de l'humain, davantage qu'un effort innovant de transformation. En ce sens, l'Idéologie a été aussi la première idéologie au sens moderne du terme ; et en lui prêtant la cohérence, voire même la cohésion, propre à une discipline dont les investigations étaient orientées avant tout dans le sens d'une recherche objective de la vérité une et indivisible, sur le modèle de la Nation telle qu'ils la voyaient et contribuaient à la faire exister, les Idéologues, en même temps que, sur un plan purement théorique, ils inventaient cette « science » qui ne leur a pas survécu, mettaient au point, sur un plan pratique cette fois, une certaine manière d'articuler le jeu des idées au fonctionnement de la société en prêtant à ce jeu une organisation homogène, qui en harmonise les résultats et écarte à l'avance toute possibilité de conflit ou de contradiction. C'est en effet le propre de toute idéologie, sans majuscule, de se concevoir et de se faire recevoir comme universelle et nécessaire, sur le modèle de l'Idéologie avec une majuscule, donc excluant toute alternative à l'ordre qu'elle expose, auquel elle attribue un caractère englobant, qui ne laisse place à aucune contestation, puisqu'il se présente comme étant le plus naturel de tous, celui qui doit s'imposer lorsque les obstacles à sa réalisation, qui ne sont que des accidents de l'histoire humaine, auront été écartés.

Alors, qu'est-ce que l'I(i)déologie, avec ou sans majuscule, dans sa forme première, qu'elle a prise en 1796 ? Sartre, qui, dans toute son œuvre, a fait de la rationalité analytique un repoussoir, une attitude de pensée négativement connotée au regard de l'autre forme de rationalité qu'il revendique sous le nom de « dialectique », esquisse une réponse à cette question dans une page de sa grande étude sur Flaubert, à propos d'Achille-Cléophas, le père de Gustave, médecin formé dans la tradition de Bichat, qui se rattache à l'école idéologique :

« Le rationalisme analytique, issu du XVII<sup>e</sup> siècle, utilisé au XVIII<sup>e</sup> siècle par les « philosophes » comme une arme critique, devient au début de l'Empire, sous la plume des « idéologues », détestés de Napoléon, la charte intellectuelle de la bourgeoisie. Il s'agit à la fois d'un principe de méthode et d'une extrapolation métaphysique : « L'analyse est toujours nécessaire, elle est dans tous les cas théoriquement possible. » Cela veut dire qu'un ensemble quelconque, dans n'importe quel secteur de l'être, peut être décomposé en éléments plus simples et ceux-ci, à leur tour, en d'autres éléments, jusqu'à toucher le roc, c'est-à-dire les *insécables* protégés contre la désagrégation moins par leur unité que par leur absolue simplicité. » (*L'idiot de la famille*, Gallimard, 1971, rééd. coll. Tel, 1983, t. I, p. 72-73)

Suit, dans l'ouvrage de Sartre, une étude détaillée des formes prises par ce mécanisme analytique, véritable « charte intellectuelle » qui s'appuie sur l'hypothèse d'un naturalisme intégral, développé dans la forme d'une ontologie du dehors, privilégiant les rapports en extériorité, et qui conduit à présenter la subjectivité mentale elle-même comme une constellation d'éléments, les idées, ce qui revient à en faire « une extériorité du dedans ». Or, en dépit de ses prétentions à l'objectivité scientifique, prétentions étayées par sa cohérence systématique qui la rend à la fois incontestable et infalsifiable, une telle manière de voir relève selon lui d'un point de vue de classe déterminé :

« C'est que la bourgeoisie triomphante voulait réduire en poudre les vieux organismes totalitaires de la monarchie absolue... Grâce au rationalisme analytique, la bourgeoisie peut lutter sur deux fronts : elle dissout par la critique les privilèges et les mythes de l'aristocratie foncière ; elle décompose sa propre classe et la classe ouvrière en atomes individués mais sans communication entre eux... Voilà le système : tous les bourgeois ensemble le secrètent et le respirent ; ils le produisent et s'en imprègnent. » (id., p. 73-74)

L'idéologie, ramenée à ses sources historiques, serait donc la philosophie spontanée de la bourgeoisie, qui consiste à présenter un tout, par exemple la société, sur le modèle d'une somme d'atomes isolés et isolables n'entretenant entre eux que des rapports en extériorité soumis à la grande Loi du dehors, comme des petits pois rangés côte à côte dans une boîte, pour reprendre une comparaison que Sartre affectionne. Et cette « idéologie » est tellement bourgeoise qu'on en vient à se demander si ce n'est pas l'idéologie comme telle qui est bourgeoise dans son essence, et s'il peut y avoir d'autre idéologie que bourgeoise. S'il en est ainsi, cela signifie que l'idéologie, liée à une certaine forme d'organisation sociale, doit apparaître et disparaître avec elle, ce qui est la marque de sa fondamentale historicité : son universalisme relève de la vision particulière du monde propre à la bourgeoisie, et du refus de celle-ci de se concevoir comme classe dominant d'autres classes, ce qui la conduit à apparaître comme représentante de l'Homme en général, avec une majuscule qui s'apparente à celle dont s'adornent le mot Idéologie.

Cette façon de concevoir l'idéologie, qui met en évidence qu'elle absorbe en dispersant, ou intègre en séparant, sur des bases qui lui sont fournies par l'analyse du réel en ses éléments destinées à être ensuite retotalisées, est un leitmotiv chez Sartre et fournit un bon témoignage de son « marxisme », très inspiré de Lukacs auteur de *Histoire et conscience de classe*, qui ramène la dialectique à une logique de la totalité et de la totalisation. C'est ce présupposé qui commande par exemple la présentation de la littérature « bourgeoise » dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, où la thématique de l'universel en extériorité, postposant la synthèse à l'analyse dans une perspective de décomposition/recomposition, était déjà exploitée :

« Comme le bourgeois n'a de rapport avec les forces naturelles que par personnes interposées, comme la réalité matérielle lui apparaît sous forme de produits manufacturés, comme il est entouré, à perte de vue, d'un monde déjà humanisé qui lui renvoie sa propre image, comme il se borne à glaner à la surface des choses les significations que d'autres hommes y ont déposées, comme sa tâche consiste essentiellement à manier des symboles abstraits, mots, chiffres, schémas, diagrammes pour déterminer par quelles méthodes ses salariés répartiront les biens de consommation, comme sa culture tout aussi bien que son métier le prédisposent à penser sur de la pensée, il s'est convaincu que l'univers était réductible à un système d'idées ; il dissout en idées l'effort, la peine, les besoins, l'oppression, les guerres : il n'y a pas de mal, mais seulement un pluralisme ; certaines idées vivent à l'état libre, il faut les intégrer au système. Ainsi conçoit-il le progrès humain comme un vaste mouvement d'assimilation : les idées s'assimilent entre elles et les esprits entre eux. Au terme de cet immense processus digestif, la pensée trouvera son unification et la société son intégration totale. » (*Situations II*, Gallimard, 1948, p. 158)

Si l'idéologie est globalisante, et fonctionne comme un système attrape-tout, c'est donc d'abord parce qu'elle ramène indifféremment les contenus qu'elle traite à des idées et à des arrangements ou combinaisons d'idées, selon un modèle purement associatif. A quoi, comme Aron qu'exaspérait ce type d'explication typiquement « intellectuelle » au sens de ce qu'il appelle « l'opium des intellectuels », on objectera que c'est cette manière de présenter l'idéologie qui, d'emblée, est globalisante et procède par amalgame, en faisant de l'idéologie une unité cohérente, où tout se tient, de telle façon que cette cohésion tient lieu de la réalité elle-même, dans le cadre d'un système d'idées coordonnées de manière à faire monde, sans que soit tenu compte de la complexité réelle des choses : et baptiser ce système de « bourgeois » en vue de lui conférer une identité formelle, confirme que ce système n'a que la réalité factice qu'on veut bien lui prêter, ce qui nécessite d'entrer dans son jeu, et de feindre

de croire en son unité, en renonçant à voir ce qui se dissimule derrière elle. En pointant la tentation propre à la bourgeoisie, elle-même constituée en corps homogène, de « penser sur de la pensée », ce qui évoque le programme d'une science des idées qui a effectivement servi de prétexte de la formation du mot « idéologie », Sartre marquerait ainsi sa propre incapacité à sortir de l'idéologie et de son cercle, donc à développer à propos de l'idéologie un point de vue qui ne soit pas celui de l'idéologie. L'idéologie n'est-elle qu'un système intellectuel refermé sur lui-même et trouvant son unité dans le « sujet » qui la profère, « la bourgeoisie », acteur à part entière dans l'histoire de la pensée ? Mais, il faut l'admettre, l'entité signalée par le concept syncrétique de « raison bourgeoise », en tant que celle-ci correspondrait à une attitude mentale consistante et permanente, pour autant que subsistent les conditions qui l'ont engendrée, est une fiction, et même, peut-on dire, une fiction idéologique, qui sert à masquer d'autres clivages plus essentiels.

Dans une tout autre perspective que celle de Sartre, et sans faire nullement référence à une classe sociale sujet de pensée et d'action, car à son point de vue ni la pensée ni l'action n'ont à être expliquées en référence à un sujet quel qu'il soit, Foucault a lui aussi cherché, dans *Les mots et les choses*, à répondre à la question « Qu'est-ce que l'idéologie ? », dans le cadre d'un développement sur « idéologie et critique », où il oppose la démarche inaugurale de Kant, qui ouvre la voie à la nouvelle épistémé des sciences humaines, au point de vue passéiste défendu par les Idéologues : selon lui, ceux-ci n'auraient fait que perpétuer, sur la base de leur attachement à l'ancien modèle théorique de la grammaire générale, l'ordre représentatif dont la logique avait été établie et définie deux siècles plus tôt. La démarche idéologique se situerait donc en deçà de l'entreprise d'une critique de la raison qui a ouvert un nouveau champ aux opérations du savoir :

« L'Idéologie n'interroge pas le fondement, les limites ou la racine de la représentation ; elle parcourt le domaine des représentations en général ; elle fixe les successions nécessaires qui y apparaissent ; elle définit les liens qui s'y nouent ; elle manifeste les lois de composition et de décomposition qui peuvent y régner. Elle loge tout savoir dans l'espace des représentations, et en parcourant cet espace, elle formule le savoir des lois qui l'organisent. Elle est en un sens le savoir de tous les savoirs. » (*Les mots et les choses*, éd. Gallimard, 1966, p. 253)

On peut se demander si, en substituant à la notion de sujet collectif de pensée celle de structure ou d'espace de savoir, Foucault fait autre chose que présenter dans un autre langage, avec d'autres mots, une explication qui aboutit aux mêmes résultats que celle proposée par Sartre, mettant l'accent sur la cohésion d'un système « idéologique », caractérisé comme étant celui qui place en son centre, sous le nom d'idée, la représentation. Il est cependant à noter que l'Idéologie, pour Foucault, n'est pas tout à fait une théorie de la représentation comme les autres, dans la mesure où elle marque l'épuisement, voire même l'effondrement de l'univers mental auquel elle appartient encore, au titre d'une ultime survivance, à un moment où a commencé à prévaloir une autre façon de voir les choses, moment qui est d'ailleurs celui où la France se voit contrainte d'abandonner au bénéfice de l'Allemagne la prééminence qu'elle détenait depuis Descartes dans le domaine de la philosophie. Foucault parle un peu plus loin des « platitudes de l'Idéologie » (id., p. 259), faisant alors allusion à la mise à plat qu'elle effectue des éléments dans lesquels elle analyse le réel, étalés à la surface du tableau où s'ordonnent ses représentations : et cette platitude s'oppose dans son esprit à la neuve profondeur dans laquelle la réflexion empirico-transcendantale enracine la connaissance en lui assignant des arrière-plans qui ne relèvent plus de la seule représentation ramenée à un modèle unitaire. Ceci signifie que, considérée au point de vue de l'histoire du savoir et de la pensée, la Révolution Française correspond à un crépuscule, à la fin d'un parcours, et non au début d'une ère nouvelle, qui s'effectue en réalité sur un tout autre terrain, entre d'autres frontières, sous des conditions différentes. Du même coup est suggéré qu'en se convertissant plus tard à la notion nativement française d'idéologie, Marx n'a lui-même fait qu'opérer un

retour vers l'arrière, manquant du même coup la véritable révolution de pensée qui s'est effectivement opérée, avec d'autres mots et d'autres concepts, au XIXe siècle, ce qui explique qu'il soit tombé dans le piège d'un matérialisme chosiste.

Mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il que les Idéologues aient été les premiers théoriciens de ce que Foucault appelle par ailleurs le bio-pouvoir, forme typiquement moderne de la socialité ? *Naissance de la clinique* consacre d'importants développements à l'œuvre de Cabanis, situé alors du côté des courants novateurs qui ont bouleversé à la fois les pratiques médicales et le champ épistémique dans lequel s'inscrit la connaissance de la vie ; et, si la « nosologie » de Pinel, discipline dont le nom évoque l'idéologie, reste marquée par un esprit d'abstraction qui, en vue de classer les maladies, constitue celles-ci comme des entités séparées de l'existence des corps souffrants, ce qui est un archaïsme, la révolution effectuée par Bichat retourne complètement cette problématique, en reportant à nouveau sur le malade l'attention théorique qui s'était d'abord portée sur la maladie. Ceci suggère que l'Idéologie, loin d'avoir été un système de pensée homogène, à prendre ou à rejeter en bloc, a été aussi un champ de débat, où des thèses innovantes se sont élaborées. C'est donc que l'Idéologie, dans sa réalité concrète, ne peut être réduite à l'application d'un schéma rigide d'analyse ramenant la réalité tout entière à des assemblages d'idées. C'est pourquoi il faut prendre très au sérieux l'opposition déclarée des Idéologues à l'esprit de système, qui constituait une part essentielle de l'héritage qui leur avait été transmis par Condillac : comme ils n'ont cessé de le répéter, l'analyse n'est pas un autre système, mais la manière la plus efficace de faire pièce aux systèmes quels qu'ils soient ; c'est la raison pour laquelle ils ont constamment porté l'accent sur les aspects méthodologiques de leur démarche, au détriment de ses aspects proprement doctrinaux. Il n'y a donc aucune raison valable de récuser la prétention de l'Idéologie d'être, plutôt qu'une philosophie nouvelle, une différente manière de poser des problèmes philosophiques. Sans doute est-il impossible d'assimiler cette Idéologie au modèle intellectuel que Foucault reconstitue à partir du doublet empirico-transcendental, car chez eux, s'il y a un transcendantal, au sens d'une condition *a priori* de possibilité, celui-ci est complètement immanent à l'expérience, et n'entretient pas avec celle-ci une relation duelle : les Idéologues ne sont certainement pas des kantien, ce qui n'empêche qu'ils aient entrepris, avec les moyens qui leur étaient propres, d'initier une démarche qui, sur certains points, recoupe celle de Kant ; et ceci devrait dissuader de poser en vis-à-vis idéologie et critique, comme les termes d'une alternative rigide : même si leur critique reste une critique « plate », qui récuse les schémas de la profondeur, elle n'en est pas moins préoccupée avant tout par la nécessité de délimiter le terrain sur lequel peut s'exercer le travail de la raison, hors de tout effort de récupération métaphysique de ce travail. Les Idéologues ne critiquent pas la métaphysique sur le même bord que Kant, mais il reste qu'ils se proposent eux aussi de normaliser l'exercice de la pensée sur la base d'un rejet de l'attitude métaphysique, qui consiste à chercher à connaître quelque chose en dehors des conditions données dans l'expérience. C'est pourquoi il n'est pas satisfaisant d'identifier uniment l'Idéologie à une métaphysique de la représentation, sans tenir compte de l'objectif critique qui était le sien au départ.

Revenons pour finir au passage de la seconde partie du *Mémoire sur la faculté de penser* où le mot « idéologie » a été pour la première fois introduit :

« Je préférerais donc de beaucoup que l'on adoptât le nom d'*idéologie*, ou science des idées.

Il est très sage, car il ne suppose rien de ce qui est douteux ou inconnu ; il ne rappelle à l'esprit aucune idée de cause.

Son sens est très clair pour tout le monde, si l'on ne considère que celui du mot français *idée* ; car chacun sait ce qu'il entend par une idée, quoique peu de gens sachent bien ce que c'est.

Il est rigoureusement exact dans cette hypothèse ; car *idéologie* est la traduction littérale de *science des idées*.

Il est encore très exact, si on a égard à l'étymologie grecque du mot « idée », car le verbe *eidô* veut dire « je vois, je perçois par la vue », et de même « je sais, je connais ». Le substantif *eidos* ou *idéa*, que l'on traduit ordinairement par « tableau, image », bien analysé, signifie donc réellement « perception du sens de la vue ». C'est sans doute sous ce rapport qu'on l'a transposé dans le latin et dans le français en le généralisant. On a fait abstraction de sa relation particulière au sens de la vue, comme toutes les fois qu'on transporte une expression des choses sensibles aux choses intellectuelles ; et le mot idée est devenu réellement synonyme de celui de perception.

Ce mot a encore un avantage : c'est qu'en donnant le nom d'idéologie à la science qui résulte de l'analyse des sensations, vous indiquez en même temps le but et le moyen ; et si votre doctrine se trouve différer de quelques autres philosophes qui cultivent la même science, la raison en est donnée d'avance : c'est que vous ne cherchez la connaissance de l'homme que dans l'analyse de ses facultés ; vous consentez d'ignorer tout ce qu'elle ne vous découvre pas. »

À première vue, ce texte confirme l'interprétation de l'Idéologie comme système de pensée unitaire dont les déficiences sont manifestes : Destutt de Tracy, lecteur assidu de Condillac, aurait dû prêter une plus grande attention à la critique radicale que celui-ci propose de la notion de « faculté » dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, avec pour argument principal que celle-ci débouche sur une resubstantialisation du fonctionnement de l'esprit, à rebours de la perspective relationniste propre à l'analyse ; comme on l'a vu, ce retour en arrière est la conséquence du naturalisme intégral dont l'Idéologie tire sa principale inspiration. Toutefois, cette objection peut être nuancée à la lecture de la fin de ce passage, qui insiste sur la distinction entre méthode et doctrine. L'Idéologie étant avant tout une méthode, elle peut déboucher sur des résultats doctrinaux distincts, voire opposés, c'est-à-dire que son champ d'investigation reste jusqu'au bout ouvert, étant déposée l'illusion qu'il puisse être parcouru en totalité. Mais, tout en étant ouvert, donc impossible à boucler, il est aussi étroitement limité, dans la mesure où son objet n'est pas l'intégralité du réel, ramené à un principe unique, mais la réalité particulière de l'humain, en tant que celui-ci donne son contenu à une science autonome, l'anthropologie, dont le projet s'est formé au moment précis où naissait aussi l'I(i)déologie, avec ou sans majuscule. Ce qui est intéressant dans celle-ci, c'est donc qu'elle se tient dans un équilibre incertain entre passéisme et modernité : c'est pourquoi elle peut servir de révélateur à la conjoncture conflictuelle dans laquelle un monde nouveau, en prenant d'abord appui sur des notions comme celles de Nation et de République, a commencé à prendre forme, sans pouvoir se référer, comme le faisait l'ancien monde de la tradition, sur aucun modèle organique. C'est pourquoi il ne faut pas s'arrêter, comme paraissent le faire Sartre et Foucault, à la cohérence de premier niveau que présente l'idéologie, ni l'identifier, en vue de la disqualifier, à un système arrêté dont les contours seraient déjà tout tracés, hors de toute perspective critique : en réalité, elle est les deux à la fois, un système, et ce qui donne les moyens de l'attaquer, en en décelant les insuffisances et les failles. C'est pourquoi il y a une histoire de la notion d'idéologie, dont l'Idéologie des Idéologues ne représente que la toute première étape.